



Texte de Marion Duquerroy

Historienne de l'art et Maitresse de conférences à l'UCO-Angers

*Alors mes doigts tremblants saisissent chaque fil,
Et dans les mailles d'or de ce filet subtil,
Chasseur harmonieux, j'emprisonne mes rêves.*

José-Maria de Heredia, *Les Trophées* : « La sieste », 1905, p.108

La place de l'animal dans l'art est prépondérante, protéiforme, plastique tout autant que fluide ; ces vivants pourtant n'ont pas toujours été distingués par les spécialistes qui leur ont souvent préféré l'analyse des hommes et femmes dressés au premier plan des œuvres. Malgré cela, certains étaient déjà les sujets principaux comme l'attestent les animaux représentés sur les murs des grottes pariétales, la tapisserie de **La Dame à la licorne** commandée par Antoine de Viste (1484-1538) ou encore les portraits animaliers de Dürer au XVI^{ème} siècle. D'autres, pour une grande partie d'entre eux, se logeaient dans les marges, au pied ou sur les genoux des maîtres et maîtresses, parmi les ornements floraux, s'égayant dans les paysages. Ces bêtes traversent les hiérarchies de genres en faisant irruption aussi bien dans les natures mortes que dans les tableaux d'histoire, dans le monde artisanal comme dans celui de l'art. Elles franchissent pareillement les mediums en s'imprimant sur les éléments mobiliers voire en en inspirant les formes, en prenant volume par la sculpture ou l'installation, en jaillissant de la planéité de la peinture, de la photographie, du papier-peint ou bien en s'incarnant grâce aux travaux d'aiguilles. Faire une liste exhaustive serait évidemment vain tant les images animalières peuplent les arts depuis ses origines jusqu'à aujourd'hui.

Pourquoi l'animal semble donc de nos jours faire irruption sur la scène artistique ? Un simple travail de mémoire, comme ébauché rapidement ci-dessus, prouve par l'exemple qu'il n'a en rien et jamais disparu des imaginaires esthétiques. Force est de constater alors que les Animal Studies (études animales) théorisées et enseignées d'abord dans les pays anglo-saxons à partir des années 1970 ont été efficaces en poussant les chercheurs et chercheuses à venir relire, entre autres, l'histoire de l'art par ce prisme permettant de rendre saillant cette arche de Noé atemporelle. Elles ont aussi autorisé celles et ceux qui avaient déjà débusqué l'animal à venir renforcer leurs hypothèses, mettre en mots leurs idées, se libérer du poids des convenances professorales et, pour les artistes, à se déployer sans gêne dans ce reflet animalier de la société. Si l'on décentre alors le regard, comme nous le propose cette exposition, la faune réelle ou fantastique s'accorde pour tisser un lien solide et généreux entre les périodes médiévale et contemporaine. Des tapisseries tournaisiennes des XV^e et XVI^e siècles aux œuvres des artistes, anciens résidents de TAMAT ou invités, en passant par le groupe des peintres-cartonniers Forces Murales, le corpus présenté oblige le spectateur à se rendre compte de la variation des formes animales mais aussi de leurs présences indéfectibles. Il ne sera alors plus possible de les ignorer.

Enfin, cet événement est l'occasion de rappeler l'attache entre l'art textile et l'animal puisque ce dernier n'est pas uniquement une image, il peut-être aussi matière première des œuvres : colorants organiques, ornements à tisser. La faune – comme la flore d'ailleurs – est alors indissociable d'une pratique du « faire », des matériaux à part, déjà agissants, porteurs de mythes et de légendes autant que d'un ancrage environnemental. « Je voudrais [...] penser le faire comme un processus de croissance. Cela place dès le départ celui qui fait comme quelqu'un qui agit dans un monde de matières actives. Ces matières sont ce avec quoi il doit travailler et le processus de fabrication consiste à « unir ses forces » aux leurs, les rassemblant ou les divisant, les synthétisant ou les distillant, en cherchant à anticiper sur ce qui pourrait émerger » avance l'anthropologue Tim Ingold¹.

Ces poils, fils, plumes, peaux, perles et précieux artefacts organiques portent déjà en eux leur propre langage. Alors, admirer les représentations de figures animales rendues possibles grâce aux arts textiles, c'est déjà faire travail d'archéologue, c'est mettre à jour les systèmes de collaboration entre les vivants et leurs « faires ».

Comme une rêverie, TAMAT propose ici un espace augmenté de présences, égrainé des poèmes du parnassien José-Maria de Heredia, un entrelacement des forces, des potentiels et histoires que charrient ces vivants. Tel un cadavre-exquis, une forme en appelle une autre, rétrécissant les écarts entre les mondes aquatique et aérien, entre le désir de réalisme et la fantasmagorie pour finalement offrir la possibilité de nouveaux cosmogrammes.

*Les perroquets divers et les kakatoès
Et les aras, parmi d'assourdissants ramages, Lustraient au soleil clair leurs splendides plumages, Dans un
pétitement d'ailes et de rayons,
Les frêles oiseaux-mouches et les grands papillons, D'un vol vibrant, avec des jets de pierreries, Irradiaient
autour des lianes fleuries.*

José-Maria de Heredia, *Les Trophées* : « Les conquérants de l'or », 1905, p.140

Cette liane, c'est celle que Edmond Dubrunfaut impose dans cette œuvre murale imposante – **Plein Vol**, (1963). Les légers volatiles aux becs fins comme des aiguilles et aux allures de papillons tournoient autour d'une volute végétale jusqu'à se confondre avec les fleurs tissées dans une palette identique de jaunes et de rouges. Chantre du renouveau de la tapisserie ternoisienne d'après-guerre, le peintre-cartonnier s'attache à représenter une nature harmonieuse, délicate mais néanmoins carillonnante. Leurs pépiements rappellent le sage conciliabule que tiennent les oiseaux de toutes sortes, mené par le Grand-Oiseau Coucou (incarnation de bouddha) tout au long de la Précieuse guirlande de la Loi des oiseaux, poème tibétain, sur la fragilité et l'impermanence du monde : « Maintenant, vous qui êtes réunis en ce lieu et en ce moment, percevez le bonheur en aimant les êtres vivants². »

L'oiseau est l'être des transmigrations et de la parure, fascinant les hommes et femmes de toutes cultures. Ainsi les indiens d'Amérique latine possédaient l'art des plumes, du tapirage même, maîtrisant la modification des couleurs des plumes des oiseaux vivants, pour confectionner leurs coiffes chargées d'une symbolique sociale et mystique. Qu'on honore alors les humaines et les oiseaux d'une couronne de rémiges écarlates ! Qu'on pare les oiseaux de strass et d'une capeline de paon !

- Même morts, leur robe chatoyante leur confère une préciosité éternelle, comme le montre les délicats corps exotiques que nous oserions à peine caresser du bout des doigts, photographiés par Juan Paparella (*Piranga flavia*, sd.)

Ces êtres ont une qualité que jamais nous ne surpasserons, ils fendent l'air. Icare s'est brûlé les ailes à tenter de les imiter. Le vétérinaire et philosophe anglais Charles Foster en a aussi fait les frais en tentant de se glisser dans la peau d'un martinet : « Je ne peux suivre les martinets dans les airs. Je leur ressemble encore moins là-haut que sur le plancher des vaches. [...] Au mieux, je suis un énorme moucheron, un aliment à la dérive pour martinets³. » Au mieux donc, à défaut de parvenir véritablement croiser les frontières nous les briguons vers notre monde. Un monde peuplé de rêves où la possibilité d'un cœur pur autoriserait à communier avec ces vivants farouches (André Collin, *L'ami des oiseaux*, s.d.), un monde encore où, leur chant, matérialisé par de délicats fils carmin deviendrait tout en même temps le récit mythologique et la toile cousue narrant le drame qui lit les deux sœurs – Valérie Vaubourg, *Procnée et Philomèle*, (2013). Toutes deux métamorphosées en rossignol et hirondelle pourront alors, sous cette nouvelle apparence, gagner leur liberté.

Leur capacité à voler perdue, les volatiles occupent la basse-cour, proche des hommes, domestiqués : poules, coqs, canards, oies, si leurs attraits sont tout aussi étincelants, et bien que des formes d'attention leur soient parfois données voire leur portrait tiré (Koen Vanmechelen, *Vesta*, 2012) devront à un moment donné passer à la casserole. Se poulécher de la volaille devenue bien grasse est conté en de multiples versions mettant en scène vivants humains et animaux, le dénouement pouvant varier. L'auteur-illustratrice d'albums Emmanuelle Eeckhout rapporte, dans un humour grinçant, la rivalité entre Lulu, belle poulette populaire et Germaine, sa consœur sèche et piètre pondeuse. Les fermiers trouvant la première fort à leur goût la choisirent pour leur repas : « A la grande joie de Germaine, Lulu fut appré-

ciée pour la dernière fois⁴. » La poulette néanmoins fière, peut se couvrir de tulles et de dentelles, telles une cocotte de la Belle Époque aux mœurs légères, devant tour à tour **Cul de poule** – Lydie Chamaret (2011) ou son **Chaperons**, ou du moins ce qu'il en reste – Valérie Vaubourg (2013).

*Licorne, léopard, alérion ou guivre,
Monstres, géants captifs qu'un coup de vent délivre, Exhaussent leur stature et cabrent leur poitrail.
Certes, aux champs de l'espace, en ces combats étranges Que les noirs Séraphins livrèrent aux Ar-
changes,
Cet écu fut gagné par un Baron du ciel ;
Comme ceux qui jadis prirent Constantinople,
Il porte, en bon croisé, qu'il soit George ou Michel,
Le soleil, besant d'or, sur la mer de sinople.*

José-Maria de Heredia, *Les Trophées* : « Blason céleste », 1905, p.115

Au Moyen Âge, nous explique Louisa Torres, l'existence de la licorne n'est pas à questionner puisqu'elle est « attestée à la fois par les auteurs antiques les plus respectables – Ctésias, Aristote et Pline en tête – et par la Bible⁵. » Cet animal désigné sous le nom grec de monokeros (corne unique – terme maintenu en anglais « unicomne ») est connu pour son caractère farouche autant que son extrême vitesse permettant sa fuite rapide et des apparitions si furtives qu'on ne peut guère être certain de sa physicalité – exotique, elle ne vit d'ailleurs éloignée de nos contrées. Son apparence se fige au Moyen-Âge dépeignant ses qualités morales. Elle n'est plus vengeresse voire menaçante envers les humains mais maintenant, au contact d'une vierge, elle détient le pouvoir de purifier l'eau ; inlassablement blanche, sa « corne représente la Trinité⁶ ». Crampe de la perception⁷, les licornes de José Crunelle – **Licorne** (s.d.), Christine Dizier – **Passage du temps** (2019) et Caroline Andrin – **Skin Game** (2011-2014), tissées ou en volume, arborent toutes trois leur belle fourrure ivoire. L'art médiéval, loin des représentations barbares qu'on peut s'en faire, est toujours intimement lié au contemporain, activé par des regards croisés. Certaines complexités certes, ont été aplanies pourtant, il ne faudrait en rien négliger la réminiscence des motifs de même que les récits médiévaux émancipateurs aujourd'hui. Représentation iconique ultime, la corne seule, bien que celle d'un narval, suffit à signifier l'animal fantastique.

– La licorne qui se contemple dans le miroir symbolise la Vue et celle où la Dame porte la main à sa corne représente le Toucher. C'est assez évident.

[...]

– Pour ma part, je préfère les Psaumes : « Mais ma corne tu exalteras comme la corne de la licorne. »
– Tracy Chevalier, **La Dame à la Licorne**⁸

*Et sous mes pinceaux naît, vit, court et prend l'essor Le peuple monstrueux de la mythologie,
Les Centaures, Pan, Sphinx, la Chimère, l'Orgie (...),
José-Maria de Heredia, *Les Trophées* : « Rêve d'Email », 1905, p.85*

Les formes se déploient tel un éventail, la licorne nous guidant dans le monde des fantasmagories où tout est à la fois histoire de reconnaissance physiologique et éclatement de l'unité corporelle. Ici, un loup-biche – Jérôme Progin (2022), examinant d'un regard vaincu l'impossible permanence de leur être siamois là, une femme-chevreuil comme sortie des bois et des temps éloignés – Julien Salaud, **Bergère des chevrettes 1** (2018) ; les chimères qui peuplent les rêves des enfants comme les murs de ce musée prennent source, selon Freud, dans les méandres de l'inconscient. Et, dans ces mythes, les vivants humains et animaux communiquent et se côtoient jusqu'à, par moments, vivre ensemble. C'est par les rêves, les transes et rites que, nous explique l'anthropologue Philippe Descola⁹, les êtres se livrent les uns aux autres, échangeant leurs peaux comme dans un carnaval incessant car seuls les esprits persistent. L'impermanence des visibles permettant la transmutation des espèces nous livre des possibilités infinies d'être au monde. La parole seule nous éloignerait de ces cosmologies proches de l'enfance.

C'est aussi dans ce pli, celui où rien n'est totalement éloigné ni véritablement proche, que se glissent les animaux imaginaires tels le Sphinx occupant le **Jardin enchanté** (1982) de Jean Ransy ou **La louve** (2017), celle avec ses mamelles nourricières de Romulus et Remus, d'Elodie Wysocki.

La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,

Mousse, algue chevelue, anémones, oursins, Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins, Le fond vermiculé du pâle madrépore.

De sa splendide écaille éteignant les émaux,

Un grand poisson navigue à travers les rameaux ; Dans l'ombre transparente indolemment il rôde ; Et, brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu, Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

José-Maria de Heredia, *Les Trophées* : « Le récif de corail », 1905, p.103

Lieu des fantasmagories, les fonds marins regorgent d'histoires d'hybridités, de pouvoirs déployés au-delà de l'entendement, de vie protéiforme et grouillante. Royaume de Neptune, la mer est aussi la demeure des Nymphes d'eau, celles encore appelées Océanides ou Néréides. Des « jeunes filles sérieuses et belles ; les voir pouvait provoquer la folie et, si elles étaient nues, la mort¹⁰. », résume Jorge Luis Borges dans son *Livres des êtres imaginaires*.

Jusqu'à la fin du Moyen Âge, sont regroupés sous le vocable de « poisson », créés rappelons-le au cinquième jour de la Genèse, tous les êtres des flots. La grande tenture de Force Murale – **La vérification des filets** (1950) – illustre par la profusion des motifs géométriques s'entrecroisant et presque frétilant l'abondance de la pêche et la richesse dont regorgent les eaux salées. Si le désir d'explorer la faune marine grandit dès l'antiquité, une véritable passion pour les coquillages saisit les amateurs de la Renaissance. Les collections d'artificia et de naturalia viennent remplir les cabinets de curiosités et offre, pour le prestige, la gloire et le savoir, une mise en scène visuelle d'histoire naturelle. Les artefacts seuls ou proposés dans des formes de taxinomies généraient des énigmes de cette nature inatteignable autant qu'ils rationalisaient, en partie, les discours scientifiques. C'est sur ces étagères que devrait prendre place la gracile sculpture prenant forme d'un coquillage mystérieux composé à partir d'un textile en peau de poisson de Dolores Gossye – **La Luz** (2016). La transparence de la matière laissant percer la lumière convoque les êtres invertébrés mi-animaux mi-végétaux – méduses, coraux, algues – qui hypnotisent, par leur qualité translucide, le plongeur.

Ces chambres des merveilles laissent peu à peu place à un jardin magique au XIX^{ème} siècle, le fond des océans ne fait plus peur et devient un lieu d'exploration intense. Les broderies matricielles des coraux de Jérémy Gobé – **Espoir quantique** (2022) – sont certes des esthétismes séduisants mais également des vestiges de l'anthropocène. En leur sein se tissent les effets de notre société sur les autres vivants, les impacts pétrifiés dans les coquilles ou l'espoir de faire renaître de ses cendres la belle Atlantide. Déployer une histoire des formes n'est néanmoins pas sans faire entreprise politique.

¹. Ingold Tim, *Faire. Anthropologie, Archéologie, Art et Architecture*, Paris, Éditions Dehors, 2017, p.59-60.

². *Précieuse guirlande de la Loi des oiseaux*, Meyer Henriette (trad.), Angoulême, Marguerite Waknine, 2022 (der. éd.), p.47.

³. Foster Charles, *Dans la peau d'une bête : quand un homme tente l'extraordinaire expérience de la vie animale*, Paris, JC Lattès, 2018, p.292.

⁴. Eeckhout Emmanuelle, *La vengeance de Germaine*, Paris, l'École des loisirs, 2003.

⁵. Torres Louise, *Licorne : animal fabuleux*, « L'œil curieux », BNF éditions, Paris, 2017, p.3.

⁶. Op. cit. p.5.

⁷. Cf. Eco Umberto. « Sémiologie des messages visuels », *Communications*, 15, 1970. L'analyse des images, p.11-51.

⁸. Chevalier Tracy, *La Dame à la Licorne*, Paris, Gallimard, 2005, p.127-128.

⁹. Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

¹⁰. Borges Jorge Luis, *Le livre des êtres imaginaires*, Paris, Gallimard, 2017 (der. éd.), p.167.